

Vittorio Frigerio

**Gely, Cyril et Eric Rouquette. *Signé Dumas.*
Les Impressions Nouvelles. Paris, Bruxelles,
2003. 93 p. ISBN : 2-906131-66-0**

Il y avait une fois un bon écrivain américain de polars, du nom de Guy Endore, qui ne put résister à la tentation de mettre en scène une vie dramatique entre toutes, qui semblait faite exprès pour fournir surprises et rebondissements parfaits pour un feuilleton. Le résultat fut *King of Paris*, gros volume d'aventures dont le héros n'était autre qu'Alexandre Dumas père, et le second couteau Alexandre Dumas fils. La scène finale, faisant montre de quelque peu d'audace et en tout cas d'une imagination sans complexes, présentait un duel entre le père et le fils. Avec *Signé Dumas*, un couple d'écrivains choisit de mettre en scène - véritablement, au théâtre - celui qui du théâtre fut effectivement un temps le roi, avant de devenir le roi du roman. Et ici aussi l'intrigue tourne autour d'un rapport difficile et au sujet duquel beaucoup d'encre a déjà coulé : celui entre Dumas et son collaborateur, Auguste Maquet. Et ici aussi, nous assistons à un duel, même s'il est uniquement verbal.

Le ton et le style de la pièce rappellent irrésistiblement le style de Dumas lui-même, au début surtout lorsque les deux personnages travaillent à l'adaptation du *Comte de Monte-Cristo*. Les dialogues sont vivants, les réparties rapides, et les personnages hauts en couleur. Très hauts en couleur. Parfois, franchement, on dirait trop. Un Maquet initialement quelque peu plus abruti et effacé que nature offre un contraste frappant avec un Dumas considérablement plus gros, plus grand et plus bruyant que l'original historique. La trame est simple : Nous sommes en 1848, à la chute de Louis-Philippe. Dumas s'imagine que la Duchesse d'Orléans restera Régente et que la situation reviendra rapidement à la normale (idée que les auteurs ont peut-être été chercher dans la biographie d'Emile de Girardin, qui a effectivement écrit une lettre en ce sens à Louis-Philippe, le 24 février 1848, mais qui est parfaitement absente de toute biographie de Dumas). Maquet, lui, comprend au contraire que l'émeute marque la fin de la monarchie. Dumas veut se prononcer publiquement en faveur de la Duchesse. Maquet refuse pour ne pas mettre en danger sa position. Dumas estime que son associé n'a qu'à se taire et à obéir. Il n'est après tout au fond qu'un secrétaire, un employé, un subordonné, la main qui tient la plume, tandis que les idées sont exclusivement de son ressort à lui. Maquet, profondément offensé, revendique sa dignité et s'insurge. D'où, des échanges virulents où les deux écrivains se disent réciproquement leurs quatre vérités.

Les aléas de la collaboration entre Dumas et Maquet, bien connus des historiens de la littérature, et la réputation d'industriel de la plume de Dumas, réputation d'exploiteur à jamais établie par le pamphlet calomnieux d'Eugène de Mirecourt, se prêtent en effet à merveille à la composition d'une courte pièce dramatique, resserrée et brillante. Techniquement parlant, on ne peut que tirer son chapeau aux auteurs. Leur gageure est réussie, et l'on se prend à souhaiter que le rapport problématique entre les personnages ne soit pas le reflet autobiographique de l'histoire de leur collaboration à eux... Du point de vue du sujet, et de la vérité historique, quelques réserves sont néanmoins permises. Il est évident que rien ne

serait finalement aussi ridicule que de s'insurger contre des mystifications historiques, pour vouloir protéger la réputation d'un écrivain qui n'hésitait pas à prendre les libertés que l'on sait avec l'histoire. Mais il faut bien dire toutefois qu'il y a quelque chose d'excessif, et de dérangeant, dans ce Dumas qui boit du rouge au goulot (on sait qu'en réalité il ne buvait pratiquement pas, et mangeait d'ailleurs modérément), très vulgaire dans ses expressions, plus qu'exigeant, abusif, mégalomane, prétentieux, arrogant, agressif, violent, fainéant et qui arrive à s'exclamer : « ...vous travaillez pour moi pendant que je culbute des bergères. » (61) Le portrait haut en couleurs laisse la place à la caricature assassine. On assiste à une exagération systématique des défauts de l'auteur, agrandis à l'extrême et assortis d'une méchanceté presque sadique dont l'origine historique reste un mystère. De fait, Dumas est démoli en bonne et due forme. Ses motivations sont dénoncées comme exclusivement matérielles et même sa décision de se prononcer en faveur de la Régence - difficilement justifiable par ailleurs - est expliquée comme un stratagème pour se procurer un fauteuil de ministre... Vanité des vanités ! En face de lui, Maquet, l'esclave, le travailleur infatigable, fait preuve d'une pénétration infiniment supérieure à la sienne. Lui, il voit et comprend l'évolution de l'histoire, alors que Dumas, aveuglé par son orgueil, ne comprend rien du tout et se moque pesamment de lui.

A vrai dire, la thèse de la pièce - que c'est Maquet qui est le vrai Dumas - est un peu vieille. Elle est aussi passablement boiteuse. La réconciliation finale entre les deux personnages, qui suggère leur impossibilité à vivre et à produire séparément, si elle est juste dans le contexte de la pièce, jure également par rapport à la réalité quand on sait combien d'oeuvres de valeur Dumas a signées seul après la fin de la collaboration avec Maquet. Le Dumas tyrannique et odieux, faible au fond, conscient dans son intime de son insuffisance et de son incapacité à créer, qui s'appuie lâchement sur d'autres pour maintenir vivant un mythe mensonger, et qui est de plus profondément incapable de comprendre le sens de l'histoire et méprise le peuple, semble fait exprès pour verser un seau d'eau glacée sur les enthousiasmes qui ont marqué la panthéonisation encore récente du romancier. Cette pièce, à cet égard, fait effectivement l'effet d'un couac délibéré dans le concert général des louanges. Elle est bien écrite, savamment conçue et efficacement rythmée, mais elle n'arrive pas à se débarrasser d'une charge de hargne qui est très loin d'avoir le mérite de la nouveauté.